

le conte
du vieux chien



lois jammes

la bibliothèque du petit coin



© la cigogne

Treffiat, Bretagne, automne 2016

aquarelle de l'auteur.

jammeslois@gmail.com

la bibliothèque du petit coin

le conte
du vieux chien

suivi de

la légende de la
corne à muse

lois jammes

Toute la basse-cour se mit en branle, la famille canard, les petits sagement à la queue-leu-leu, les poules écervelées se bousculant et se donnant sans pitié des coups d'aile et de patte pour avoir la meilleure place, les dindes, vieilles ridicules se croyant distinguées et glougloutant pour un rien, les oies enfin encadrant au mieux ce tohu-bohu général.

Germine sortit de la grange, les pointes de son tablier d'une main, l'autre prête déjà à lancer le grain. Elle s'arrêta et sourit, fière de sa basse-cour, ce que mit à profit un caneton en montant sur sa botte. Germine aimait les choses simples comme celle-là, donner à manger aux animaux, augmenter un peu la ration de l'un ou de l'autre, leur parler en s'imaginant qu'ils lui répondaient, ou simplement rester au milieu de ses enfants comme elle les

appelait, elle qui aurait tant voulu en avoir. Implacable nature qui lui refusait ce bonheur. Elle n'était pas bête, elle savait bien qu'il fallait être deux pour avoir des enfants, mais les garçons du bourg se moquaient d'elle, la traitaient de demeurée ou pire, de bouseuse.

— allez les enfants, débrouillez-vous jusqu'à ce soir, je compte sur vous les oies pour qu'il n'y ait pas de bagarres.

Germine reprit le chemin de la maison, il y a tant à faire lorsqu'on est seule à s'occuper d'une ferme, si petite soit-elle. Sous la glycine en fleurs de l'entrée, un chien errant était couché sur le perron.

Il était là, la truffe entre les pattes, deux grands yeux interrogatifs sous des sourcils en bataille. Germine s'approcha et plongea sans hésiter dans ce regard. De nature généreuse, surtout envers les animaux, elle acceptait l'autre sans se poser de questions,

— vieux chien, que fais-tu là si fatigué ? d'où viens-tu ? pourquoi es-tu venu chez moi ?

Elle essuya sa main sur son tablier et la posa doucement sur la tête du chien, sans un mot ni même une pensée, seul ce contact physique rassurant.

Le vieux chien soupira entre ses pattes, cette femme le comprenait, l'acceptait sans le juger, lui si vieux. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien.

— viens, dit-elle, je vais te donner à manger,

tu en as certainement besoin, regarde-toi, on voit toutes tes côtes.

L'animal souleva plusieurs fois sa queue.

— et en plus tu comprends vite ! si tu es de passage, sache que tu peux rester le temps qu'il te plaira. Pour ma part, je suis contente que tu sois là, tu me tiendras compagnie et je t'emmènerai au bourg le dimanche.

Ainsi fut adopté Vieux Chien par Germinette et les autres animaux de la ferme. Personne ne sut jamais d'où il était venu ni pourquoi il s'était couché un jour sur le perron, et personne ne l'appela autrement que Vieux Chien, de façon affectueuse, comme s'il avait toujours été là.

*

* *

Le bar sur la place de l'église accueillait indistinctement gens de mer et gens de terre, les uns à cause de la proximité du port, les autres à cause de l'église. Chaque nouvel arrivant saluait un par un les occupants avant de commander un verre, manquer à cette coutume aurait été une grossièreté. Les ouvriers y prenaient un café vite fait dès l'ouverture, les marins venaient s'y reposer le soir. Entre les deux, le barman recevait les retraités, les touristes et les habitués.

Le facteur vida son verre et reprit son sac.

— t'as rien pour moi ? lança une voix dans le fond.

— c'est toi Jos ? t'en as pas marre de me poser la même question chaque fois que tu me rencontres ?

Quelques rires fusèrent. Une voix forte s'éleva,

— mais qui pourrait bien t'écrire, mon pauvre Jos, tu n'intéresses personne, pas même le percepteur eh ! eh ! eh !

— pourtant elle avait promis, fit Jos tristement et à peine audible, elle avait promis...

— ça fait quinze ans que tu noies ton chagrin, faudrait p't'-êt' ben réagir mon gars ! bouge ton cul au lieu de tremper ton nez dans un verre !

Jos se renfrogna mais n'osa répondre à son interlocuteur. Il n'aimait pas ce Gros René, un type pas clair et malfaisant qu'il soupçonnait être le vrai patron du bar. Ce dernier haussa les épaules, oublia Jos dans son coin et se mit à épier un couple de touristes, des Parisiens sans doute, pensa-t-il en fin observateur.

La femme reposa son martini,

— on est bien ici, on pourra profiter de la mer comme de la campagne, c'est facile dans cette région de passer du bleu au vert. On m'a dit que le breton n'avait qu'un mot pour ces deux couleurs, *glaz* je crois... moi je dis que c'est pas pour rien. J'aimerais bien voir un *korrigan*, il paraît qu'ils peuvent prendre la

forme de n'importe quel animal.

— ma chérie, je pense qu'il est temps d'arrêter les martinis. Allons en quête de nourriture si tu veux bien.

Ils sortirent sans saluer. Gros René esquissa un sourire,

— oui, des Parisiens, j'avais bien deviné. Ah, v'là les ouailles qui sont lâchées !

Sous le tintamarre des cloches, le porche de l'église régurgitait la foule des fidèles qui s'éparpillait sur la place, marée joyeuse qui s'étalait, se rassemblait et s'écoulait au rythme des cancons, des embrassades entre amis, des défilés discrets des hommes vers les bistrots. Il s'en dégagait un air de fête aimable comme tous les dimanches après la messe.

— après la messe du curé, la messe des cancons pour les femmes et la messe du bistrot pour les hommes, faut maintenir la tradition nom de dieu ! dit Gros René en s'esclaffant, goguenard.

Accoudé au comptoir, un verre de blanc à la main, il pratiquait son sport dominical préféré qui consistait à regarder les femmes endimanchées, méprisant les bourgeoises dont il savait tous les secrets, se moquant des bigotes raides comme leurs cols amidonnés, mais lorgnant surtout les seins et les fesses des filles qui gloussaient à qui mieux mieux pour se faire remarquer.

Comme tous les dimanches, Vieux Chien avait attendu patiemment sous un figuier que sa maîtresse le rejoigne après avoir salué quelques connaissances, mais cette fois-ci, au lieu de reprendre le chemin de la ferme, il l'entraîna résolument vers le bar le plus proche. Résignée devant cette attitude inhabituelle, elle le suivit sans mot dire et se permit de commander une limonade.

Assise timidement à une petite table non loin de l'entrée, Germinie ne se sentait pas à l'aise sous les prunelles acérées de Gros René, vissé sur le tabouret en face d'elle. Elle le connaissait bien car il l'avait importunée plus d'une fois. Il la toisait, la soupesait d'un regard lourd, l'évaluait comme il l'aurait fait d'une vache. Elle rougit, autant sous l'insistance de ces yeux fixés sur elle que par la pensée qu'elle venait d'avoir. Se comparer à une vache, quand même ! Vieux Chien lui lécha la main.

— c'est toi qui m'a attirée ici, lui dit-elle, tu sais bien que je n'y viens jamais ! Allez, on s'en va, je ne supporte plus ce Gros René.

Vieux Chien ne bougea pas et reprit sa pose favorite, couché la truffe entre les pattes.

— parfois je ne te comprends pas, Vieux Chien, tu ne deviendrais pas trop vieux ? que veux-tu de moi ?

À ce moment, la porte s'ouvrit, un homme entra, rata la marche, et s'étala de tout son long sur le carrelage pour se retrouver nez à

truffe avec Vieux Chien. L'animal ne bougea pas d'un pouce, se contentant de soulever un sourcil broussailleux et d'agiter une fois sa queue.

L'homme éclata de rire,

— par ma maladresse j'ai bien failli t'embrasser, ô chien si sage qui a l'air d'avoir beaucoup vécu, dit-il en se relevant, j'aimerais en dire autant de moi-même.

— vous avez l'air de bonne humeur, ça fait plaisir, osa Germinie avec une spontanéité peu commune chez elle, laissez-moi voir votre main, elle est écorchée...

L'homme s'assit docilement, captif de la voix douce de cette femme comme papillon par la lumière.

— tu es gentille et tu sembles patiente, dit-il en la tutoyant d'emblée comme il est coutume chez les gens de mer.

— il faut bien s'entraider, la vie serait triste si on ne s'occupait pas des autres.

— ça oui, chez nous les marins, la solidarité c'est naturel. Savoir que l'autre est toujours prêt à vous aider permet de garder l'esprit libre et en paix. La mer nous donne beaucoup mais elle sait prendre aussi.

— vous êtes marin ? moi je vis à la ferme et je veille sur mes animaux. Eux en retour me soutiennent dans la solitude de la ferme, ils adoucissent ma vie, je les comprends et nous nous entendons bien ensemble. Tenez, vous

allez rire si je vous dit que c'est Vieux Chien qui m'a amenée ici...

Tout en parlant, elle nettoyait délicatement les égratignures avec son mouchoir. Il la regardait faire tout en appréciant le geste précis,

— si tu les soignes comme tu le fais pour moi, tes animaux doivent être heureux avec toi en effet.

Elle se reprit à rougir sous le compliment, elle qui aurait pu compter sur les doigts d'une main ceux qu'elle avait reçus dans la vie. Décidément, ce marin était bien différent de Gros René.

L'homme remarqua le trouble de la femme mais ne dit rien et se retourna pour commander deux verres de vin, croisant ainsi le regard torve du Gros René, *que me veut cette tête de crabe ? pensa-t-il, croit-il que je pêche dans ses casiers ?*

Quand le serveur posa les verres sur la table, il leva le sien, faisant miroiter le rouge léger sous la lampe,

— une bien belle couleur ! trinquons à ma chute heureuse ! Comment t'appelles-tu ?

— Germine, et vous ? euh, toi ?

— on m'appelle Bon Marin.

Le silence s'installa entre eux. Que dire quand les mots sont superflus ? quand les âmes savent déjà ? Simples, ingénus, naïfs au sens vrai et noble de ces mots, ces deux-là étaient partis

ensemble dans un paysage où la vague légère, le rouge du couchant, le vent qui s'apaise apportent quiétude et paix. Ils étaient comme des pages encore vides d'une écriture qui ne demandait qu'à se coucher sur le papier.

En habitués de la solitude, le silence ne les effrayait pas, surtout un silence aussi dense de non-dit que celui-ci. Bon Marin sourit,

— nous avons des vies parallèles, je le sens, tu vis seule dans ta ferme comme moi sur mon bateau, n'est-ce-pas ?

— oui...

La timidité naturelle de Germinie envers les gens reprenait le dessus alors que mille questions se bousculaient prisonnières dans sa tête. Ce silence l'avait profondément troublée,

— je... les bêtes..., bafouilla-t-elle, il faut que j'y aille...

— attends ! tu m'as soigné, j'ai une dette envers toi. Tu me permets d'aller te voir chez toi ? je voudrais t'apporter une godaille.

— une godaille ? se ressaisit-elle, bon, pourquoi pas, je n'ai pas souvent l'occasion de manger du poisson frais.

Elle lui indiqua la route à suivre, marmonna un *kenavo* à tous et prit la porte comme elle aurait pris la fuite.

*

* *

Accueillir l'imprévu, accepter les événements comme ils arrivent, voilà qui nous fait souvent prendre dans la vie des chemins insoupçonnés, parfois sans issue, parfois sans fin et d'une richesse qui nous transformera.

Germine marchait d'un bon pas vers la ferme, oubliant Vieux Chien qui avait du mal à la suivre, toute entière aux événements extraordinaires qu'elle venait de vivre,

— que m'est-il arrivé ? mon monde est petit et simple mais je l'aime tel qu'il est, j'en prends soin du mieux que je peux et j'y suis à l'aise. Pourquoi Vieux Chien m'a-t-il attirée dans le café ? Je divague... il n'aurait quand même pas prévu la chute de ce marin ? ce marin qui a l'air si bon... c'est lui mon nouveau chemin, je le sens et j'en suis troublée, où mène-t-il ? Un marin ! moi qui ai peur de la mer depuis la noyade de mes parents, que va-t-il se passer main'nant ?

Elle qui remarquait toujours la fleur du fossé ou le chant de l'oiseau marchait et ne voyait rien, s'embrouillait dans ses questions et n'osait leur apporter une réponse.

Vieux Chien s'était laissé distancer, vaincu par l'excitation de Germine. Lui aussi était pensif,

— les humains n'ont pas de truffe et leur nez n'a pas l'air de leur servir à grand-chose. Comment expliquer autrement qu'ils soient

incapables de sentir ce qui se passe autour d'eux ? Ils font comme si le seul moyen de communiquer était par la parole, et là oui, ils sont très bons. *L'arbre cache la forêt* disent-ils, ne se rendent-ils pas compte que trop parler occulte les autres sens ? Chacun privilégie ce qu'il sait faire de mieux sans doute...

Pour Vieux Chien, l'odorat était son arbre à lui, un monde invisible aux humains. Comment ne pas subodorer les désirs secrets de Germine lorsqu'elle s'occupait de la basse-cour, comment douter du coup de pouce du destin ou du hasard heureux de la chute de Bon Marin, et comment ne pas ressentir le profond malheur de Gros René que celui-ci pensait habilement cacher sous des airs cyniques, un bien vilain mot que les chiens refusent de reconnaître. Quand on a du nez, tout ça saute aux yeux dirait un humain humoriste.

Vieux Chien soupira, il avait fait ce qu'il fallait et il n'était pas mécontent de sa prouesse, il faut être indulgent avec soi-même parfois, surtout lorsqu'on vieillit.

*

* *

Bon marin s'étala d'aise sur un filet à l'avant de son bateau de pêche, un sourire au coin des lèvres, sa pipe dans l'autre. Les casiers étaient

posés, les lignes tendues, il n'avait plus qu'à attendre sous le soleil et voyager dans sa tête. Quand la mer était belle comme aujourd'hui, il n'était pas pressé que morde le poisson, tout absorbé qu'il était par ses promenades imaginaires. Bon Marin rêvait, perdu sur la houle légère.

L'histoire du café lui paraissait abracadabrante. Rater une marche, lui, un habitué du pont mouvant et encombré de son bateau, pour aller se coller à la truffe d'un chien qui n'avait même pas bronché ! Tout ça pour rencontrer une femme, une femme... comment dire ? Il se gratta la tête, ...une femme qu'il aurait toujours connue alors qu'il la rencontrait pour la première fois.

Bon Marin ne pouvait se défaire des images qui tournaient dans sa tête. Lui qui se suffisait de sa vie rude et modeste, fier de son métier, vaillant en mer et un peu gauche à terre, lui qui avait accepté depuis longtemps sa solitude, voilà qu'il se retrouvait empêtré dans un rêve éveillé. Un bonheur simple n'est pas replié sur lui-même et peut toujours s'ouvrir à plus de bonheur, cette femme allait-elle lui en apporter ?

*

* *

L'incident de la chute du pêcheur dans le bar troublait aussi Gros René qui ne trouvait pas le sommeil, obsédé par la scène qui défilait encore et encore dans sa tête.

Gros René avait eu le regard torve en effet. L'envie, la jalousie et la colère l'avaient immédiatement submergé lorsque Bon Marin s'était assis à la table de Germine, Germine qu'il aimait en secret depuis si longtemps et dont il ne savait comment s'en approcher si ce n'est par des façons qui ne faisaient que la révolter et l'éloigner. Gros René se mourait car il avait parfaitement compris ce qui naissait sous ses yeux au bar et il avait haï ce moment comme il se haïssait lui-même.

Perdre encore et toujours, était-ce cela son destin ? L'amour absent d'un père alcoolique renforcé par la sévérité d'une mère toute vêtue de noir qui le terrorisait encore dans des rêves tempétueux, les sarcasmes des copains d'écoles le bousculant en le traitant de sac de graisse, le regard fuyant des filles devant l'adolescent boutonneux et incapable de danser... tout cela remontait dans sa mémoire. Il s'en était vengé en devenant riche, parfois honnêtement par son sens des affaires, souvent par des combines aussi astucieuses que louches car il s'était débarrassé depuis belle lurette de tout scrupule. Maintenant on venait lui quémander qui un prêt, qui un service et il ne se gênait pas pour humilier quiconque. Détesté, oui, mais puissant, là était sa jouissance. Seule

Germine, dans son innocence particulière, lui avait résisté.

Vieux Chien était bizarrement venu se coucher à ses pieds. Le couple, avait-il naturellement pensé, il faut bien appeler un chat un chat quand on sait le reconnaître, le couple, donc, était sorti du bar avec le chien. Germiné n'avait pas baissé les yeux comme elle en avait coutume mais l'avait gratifié d'un regard clair et transparent. Pétrifié, Gros René y avait aperçu l'amour, pas envers lui, non, il le savait bien, mais un petit peu quand même, il aimait le penser. Ce simple regard l'avait bouleversé. L'amour ! Une étincelle de ce qu'il avait cherché toute sa vie lui avait été donné par cette femme.

Gros René se retourna sur sa couche. Pas moyen de penser à autre chose qu'à cette lueur fugace dans les yeux de Germiné. L'amour ! le connaîtra-t-il un jour ? il ne le savait pas mais il l'avait vu. Il s'étonna que sa jalousie et sa colère soient retombées, seule l'étincelle comptait.

*

* *

Bon Marin sortit de son *pennti* sans fermer à clef et jeta un regard vers son bateau dans l'arrière-port. Le voir depuis sa maison le rassurait, le *O Klask* était sa vie. Il gisait sur

le flanc, entouré de mouettes et d'échassiers fouillant du bec dans la vase fraîche de la marée basse.

— je reviens, dit Bon Marin à son bateau.

Rasé de frais, vêtu de ses habits du dimanche comme on disait dans son enfance, il s'engagea d'un bon pas dans la rue menant vers l'église. La place était vide à cette heure matinale mais le bar était déjà ouvert. Bon Marin ne s'y arrêta pas, il avait autre chose en tête, *la vie est bizarre, il a fallu que je rate une marche pour rencontrer Germinette dans ce bar, et main'nant je vais la voir chez elle !*

En passant près de l'église, une gargouille perchée sur le toit de la nef fatiguée — autre navire pour les âmes en ce monde agité — lui rappela son face à face avec le vieux chien et sa grosse truffe noire. Il partit d'un grand éclat de rire qui le mit d'excellente humeur, mais bien qu'aimant chanter à tue-tête sur les vagues il n'osa le faire avant la sortie du bourg. Germinette lui avait parlé du chemin de traverse qu'elle prenait pour venir à l'église le dimanche et il trouva facilement le sentier naviguant entre champs et bois. Il entonna alors une de ses chansons favorites où les couplets s'allongeaient au gré du plaisir du chanteur,

casquette vissée sur sa tête
marin affronte la tempête
en mer jamais de routine
ni dans l'cœur de Corentine

gai marin gai chante fort
gai marin gai chante encore
et quand le naufrage le guette
ça bout fort sous la casquette
à qui pour bouée prend l'amour
soleil sourira toujours
quand marin revient au port
il sait qu'elle l'attend encore
quand marin est de retour
il retrouve son amour
la mer n'aime pas les partages
chantonne le vent du large
marin repart un matin
l'horizon bleu est le sien
heureux le marin à terre
heureux le marin en mer
sa vie tanguera toujours
tangage entre ses amours

La chanson le mena au sommet d'une colline arborée où trois imposants menhirs écoutaient le monde depuis cinq mille ans. Le lieu était serein. Bon Marin décida de s'accorder une pause et sortit de sa poche une pomme qu'il commença à croquer à belles dents. Appuyé contre le granit de l'un des menhirs, il eut l'impression que la pierre vibrait dans son dos, *cet endroit n'est pas ordinaire*, songea-t-il, il invite à se confier, les anciens n'érigaient pas des menhirs n'importe où.

Une autre pensée lui vint immédiatement à l'esprit. Ici ? se confier à un cailloux ? Il hésita puis se retourna et se colla à la pierre froide, — menhir, chuchota-t-il, je vais te confier mon secret, un secret aussi lourd que toi et qui me pèse tant que je ne l'ai jamais dit à personne. Combien en as-tu reçus au fil des temps, toi si vieux ?

Voilà... on m'appelle Bon Marin mais je n'en suis pas très fier. Ce surnom, on me l'a donné car j'ai bravé les brisants pour sauver des hommes d'un naufrage. Je n'ai pas hésité à risquer mon bateau et même ma vie, chez nous les marins c'est naturel. Ils étaient déjà dans l'eau glacée, engoncés dans leurs gilets, panique dans les yeux. Il faut dire qu'aucun ne savait nager et que les lames allait bientôt les fracasser sur le rocher. J'ai bien manœuvré, c'est vrai, et j'ai repêché tous ceux que j'ai pu. Il fallait faire vite si je ne voulais pas être drossé moi aussi contre ces sinistres cailloux noirs. C'est alors que je l'ai vu. Un type du port que je n'aimais pas, menteur et profiteur, trop près du rocher déjà, avec des yeux épouvantés qui ne me lâchaient pas. J'ai hésité un instant et puis j'ai viré de bord, je l'ai abandonné pour sauver les autres qui n'avaient rien remarqué, tout occupés qu'ils étaient à se réchauffer entre eux et à remercier le ciel.

Depuis, le dernier regard de cet homme hante mes nuits et je suis toujours à me demander si je l'avais laissé à cause du danger trop grand

ou parce que je ne l'aimais pas. Voilà, menhir, mon secret. En te le confiant j'ai l'impression de partager mon fardeau.

Il resta immobile, la joue collée contre la pierre, en attente. En attente de quoi ? il ne savait pas. Une parole ou une pensée, pas moyen de savoir, résonna dans son crâne.

— les pierres ne parlent pas, tu le sais, et pourtant ces mots se forment dans ta tête, accepte-les et rassure-toi, seul celui qui se confie à moi peut m'entendre. Depuis des milliers d'années vous les humains me confiez vos secrets.

Je vais te raconter une légende encore plus vieille que moi, écoute : il y a bien bien longtemps, bien avant que les humains me taillent et me dressent, tes ancêtres avaient une vie errante, une bonne vie ma foi, faite de cueillette, de pêche et de chasse quand l'occasion se présentait. La guerre n'existait pas encore, tout était partagé entre les membres du groupe et le soir les conversations fusaient autour du feu commun. Quand deux groupes se rencontraient, chacun montrait à l'autre ses plus beaux chants, ses plus belles histoires, de nouveaux couples se formaient...

Puis un jour, de retour à un ancien campement, une femme se rendit compte que des graines qu'elle avait enterrées pour les garder étaient devenues de belles plantes au grain lourd et mûr. Bientôt ce geste fut adopté et les gens bougèrent de moins en moins, préfé-

rant rester près de la nourriture qui poussait. Des villages furent construits, on inventa des mots pour toutes ces choses et ces activités nouvelles. Les siècles passèrent et les humains s'accoutumèrent à cette nouvelle vie où l'abondance mais aussi la violence et la guerre avaient fait leur apparition. D'autres mots durent alors s'inventer : envie, vol, égoïsme, mensonge, ambition... et tant d'autres. Seules les histoires autour du feu maintenaient vivace le souvenir d'un âge heureux perdu dans la brume des temps. Alors fut inventé le mot paradis, qui signifie *les temps où les humains étaient en paix avec eux-mêmes et la nature.*

La nature... le contact si intime avec elle autrefois était perdu, oublié. Maintenant on la défrichait, on l'exploitait, on se battait pour la posséder. Les humains ne pouvaient s'empêcher de se sentir mal à l'aise et commencèrent à se réunir pour se souvenir ensemble et continuer à raconter. Un jour, l'un d'eux se rendit compte que les seuls êtres assez vieux pour avoir connu le paradis étaient les pierres. On commença à en vénérer certaines et puis furent érigés les premiers menhirs, l'immense labeur pour les tailler et les mettre en place étant la preuve de cette vénération. De là à leur confier les secrets les plus pesants, le pas fut vite franchi.

Vois-tu, tes paroles t'ont relié à tous ceux qui l'on fait avant toi depuis des milliers d'années. Ton pénible secret est dissous au milieu des

autres... mais dis-moi, n'en aurais-tu pas un autre plus joyeux ?

Bon Marin rit en s'écartant du menhir impassible et reprit sa marche, léger comme une sterne,

— le paradis ! mais oui, il m'attend au bout de ce chemin !

Il se remit de suite à chanter en inventant un couplet,

sur le menez le menhir
veille la terre veille la mer
libre horizon où respirent
les marins sous le ciel clair

parfois la mer est prodigue
de lourds filets diguedigue
et plutôt qu'à Valentine
marin pense aux belles sardines

Il s'arrêta,

— non, je peux faire mieux...
mais plutôt qu'aux belles sardines

Bon Marin pense à Germinette !

Ben voilà ! mm, je vais peut-être vite en besogne, moi...

Lorsque le toit de la ferme apparut entre les arbres, le pêcheur tomba sur Vieux Chien couché au milieu du sentier,

— tiens te voilà toi, on dirait que tu m'attendais !

Vieux Chien agita sa queue et lui emboîta le pas.

Germine l'accueillit d'un joli sourire qui lui alla droit au cœur. Elle avait mis ses habits du dimanche elle aussi, signe que la rencontre avait de l'importance, pensa-t-il, tout en lui faisant la bise sans plus de cérémonie,

— voici la godaille promise et une bouteille de vin en supplément !

— oh merci, et avec des langoustines ! dit-elle en regardant dans le sac, je suis gâtée ! venez, pardon... viens, rentre, on va manger et en dessert j'ai préparé une tarte avec des prunes du jardin, elles sont déjà mûres.

L'intérieur de la salle commune était propre et douillet, il s'en dégagait une douceur que Bon Marin trouva très agréable, et ça ne sentait pas la marée comme chez lui, lui qui n'hésitait pas à entreposer parfois casiers et lignes dans son *pennti*.

Autant ils étaient restés muets au bar, autant ils ne cessèrent de parler tout en mangeant, déballant en quelque sorte le silence qui les avait enveloppés lors de leur rencontre. La tarte était délicieuse, Bon Marin en reprit volontiers sous les yeux de Germiné qui brillaient du plaisir de le voir manger. Elle se leva,

— il faut que je nourrisse aussi les animaux c'est l'heure et ils m'attendent.

Assis sur une grande pierre, Vieux Chien à ses pieds, Bon Marin regardait Germiné lancer le

grain d'un geste souple, un simple petit geste poli au fil des ans qui faisait d'elle une véritable sculpture vivante au milieu d'un parterre de volaille. Germiné ignorait qu'elle dansait, gracieuse au milieu de son monde, et le cœur du pêcheur se serra d'émotion. Qu'elle était belle !

Elle vint s'asseoir aux côtés de Bon Marin et leur conversation reprit aussitôt, ils avaient soudain tant de choses à se dire... les mots se mêlaient à leur souffle, ponctués par les rires, les sourires, les soupirs. Le soleil s'attardait dans le ciel d'été, ils s'attardaient dans leur ciel à eux...

Lorsque Bon Marin se leva à regret, car il devait appareiller à l'aurore le lendemain, il prit les mains de Germiné dans les siennes et posa un léger baiser sur son front. Elle rougit un peu, autant par plaisir que par timidité, et l'accompagna jusqu'à la barrière. Il avait disparu depuis longtemps sur le chemin avant qu'elle ne se décide enfin à rentrer avec Vieux Chien.

*

* *

Gros René entra dans le café de la place et fit un signe au barman,

— un blanc !

Ses yeux fouillèrent la salle d'un mouvement circulaire, une habitude qui lui avait valu le surnom de *tour-tan*, le phare,

— t'es encore là toi le vieux clébard ? tu sors sans ta maîtresse main'nant ? qu'est-ce que tu viens faire dans le bar ? allez ouste, dégage !

Et il s'avança menaçant vers l'animal pour lui donner un coup de pied dans les côtes. Vieux Chien se contenta de le regarder. Gros René s'arrêta. Donner un coup de pied sournois, il savait faire, mais il s'arrêta, désarçonné par ce regard ni peureux ni hargneux, plutôt compatissant, en supposant que les chiens puissent avoir de la compassion, chose que Gros René chassa immédiatement de son esprit,

— il ne manquerait plus que ça dans ce monde de fous, pensa-t-il, — allez le clebs, dehors !

L'animal se leva lentement et franchit le seuil sans se retourner. Frustré et rageur, Gros René toisa le personnage aux pieds duquel s'était couché le chien et l'aborda abruptement,

— t'es qui toi ? t'es pas un touriste, et pourtant je t'ai jamais vu par ici.

— bonjour, répondit l'homme tranquillement.

Gros René n'était pas accoutumé à si peu de réaction à sa voix, qu'il savait intimidante. Il voulut repartir à l'assaut mais l'autre le devança,

— je m'appelle Malamok et je suis un jubilé, comme les bateaux dont je porte le nom.

— un jubilé ?

— un retraité comme on dit si aimablement, un mot très laid et plein de sous-entendus, alors j'ai décidé que j'étais un jubilé, je jubile chaque jour de ma vie, pas toi ?

Gros René se sentit désarmé,

— je... j'ai jamais pensé à ça, je suis encore loin de la retraite, moi.

— ça viendra, ça viendra... mais rien ne t'empêche déjà de jubiler. Tu n'es pas heureux dans la vie ?

Décidément ce Malamok avait une drôle façon de parler. Gros René s'empêtra,

— je..., non..., si bien sûr..., mais c'est pas tes oignons nom de dieu !

— non, en effet, dit Malamok en terminant son expresso, je te souhaite une bonne journée !

Il se leva et suivit le chemin pris quelques instants auparavant par Vieux Chien. Gros René le regarda s'éloigner, pensif. Jubiler ? quel drôle de mot pour voir la vie autrement. Et si ce type avait raison ? et pourquoi lui avait-il parlé de cette façon, comme s'il avait pu lire en lui ? Cette idée l'effraya,

— putain de chien ! chaque fois qu'il apparaît celui-là, il m'arrive des choses bizarres ! — et vous ? dit-il en s'adressant aux habitués du comptoir, vous avez entendu ? jamais vu ce

Malamok avant, il sort d'où ? Faites gaffe à ces gens-là, ils sont dangereux. Mine de rien, ils veulent vous mettre leurs idées dans la tête. Qu'ils soient curés, instits, patrons, élus, bourgeois, c'est du pareil au même. Faut faire comme ci, faut faire comme ça, faut penser comme ci, faut penser comme ça qu'ils disent ! J'ai entendu ça toute ma chienne de vie. Rebellez-vous bon dieu ! c'est ce que j'ai fait depuis longtemps. Osez, ils ne vous baisseront plus, c'est vous qui les baiserez ! Pourquoi on serait moins qu'eux, hein ? on existe nous aussi, pas vrai ? Regardez-moi, ils viennent pleurer pour que je leur prête un peu de fric, je m'en fous du fric, ce que je veux c'est les humilier. Essayez, vous verrez comme c'est jouissif ! Tiens, toi Jos, espèce de loque, écoute, c'est la seule façon que tu as de t'en sortir. J'ai été comme toi, putain, j'ai souffert, crois-moi, et maintenant je les tiens tous par les couilles ! Merde, j'ai le gosier sec, — hé ! toi, la grenouille derrière tes bouteilles ! redonne-moi un blanc, j'ai soif !... putain de vie !

Il se tut brusquement, son regard colérique devint presque implorant et il détourna la tête.

*

* *

Sur le quai, Bon Marin était de bonne humeur. Il se tourna vers son ami Gwenaël,

— dans une bonne heure la marée sera assez haute pour remettre le bateau à flot, on a tout notre temps.

— sûr ! je suis heureux et fier de faire équipe avec toi aujourd'hui Bon Marin, merci de m'accepter.

— je me suis bien rendu compte que trimballer des touristes ou bosser dans un entrepôt ce n'est pas pour toi, tu as besoin de vivre sous le ciel bleu avec les goélands toi, pas avec les moineaux et les pigeons, hein ?

— c'est vrai, j'ai besoin de la liberté de l'océan. Le travail est dur mais le partager ensemble, tirer le filet lourd de poisson, c'est toute ma vie. Je sais que toi tu me comprends.

— allez, fais pas ton philosophe, dans la vie y'a pas de panneau *route barrée*. Aide-moi plutôt à démêler cette ligne.

Il se reprit à chanter. Germiné n'allait plus tarder, il avait réussi à la convaincre de l'accompagner sur le *O Klask* et en était tout émoustillé.

Elle descendit de la cabine du camion qui venait de se garer devant les entrepôts de la criée. Le chauffeur lui fit un signe amical de la main et Germiné le salua en retour,

— il a été gentil de s'arrêter alors que j'attendais sur le bord de la route. Je n'en reviens pas d'avoir osé faire une chose pareille, du stop à mon âge ! Ce vieux chien, il va me rendre

folle depuis qu'il m'a entraînée au café.

Elle se glissa entre les bâtiment du port, de gros cubes d'acier très laids posés près des quais, leurs lignes dures contrastant désagréablement avec les chalutiers ventrus tout en rondeurs et les voiles souples des bateaux de plaisance aux jolis mâts élancés. Sur les quais plus dégagés de l'arrière port, des moineaux piaillaient dans les mûriers chargés de fruits noirs et sucrés qui tachèrent sa langue et ses doigts, mais c'était délicieux. Il faisait beau, le soleil courait dans le ciel bleu et ses rayons l'éblouirent en se réfléchissant sur les façades blanches des maisons.

— c'est marée basse encore, les bateaux de pêche gisent sur les algues et le sable boueux. Celui-là est beau, bonhomme et fier au milieu des autres, comme s'il était leur guide. Je ne l'ai jamais vu mais je suis sûre que c'est lui, il est trop semblable à son propriétaire, c'est le bateau de Bon Marin !

La marée avait enfin remis d'aplomb le ventre du *O Klask*. Sous la conduite de Bon Marin, il avait vaillamment affronté les brisants regroupés aux alentours du port comme meute attendant sa proie. Les furieux mouvements désordonnés de l'embarcation avaient effrayé Germinette qui n'était jamais montée encore sur un plancher jouant à esquiver les pieds. Arrosee par les embruns, elle s'était enfin résolue à s'accrocher au bras ferme du barreur qui,

loin de se moquer d'elle, avait posé un bras rassurant sur ses épaules.

Arrivés sur le lieu de pêche, les deux hommes laissèrent filer les lignes garnies d'hameçons. Le bateau allait sous le vent dans le sens de la houle et partait en surf sur chaque pente liquide. Germine avait la sensation de glisser vers le bleu sombre des creux, s'imaginant des abîmes sans fond prêts à les happer au moindre faux mouvement des pêcheurs.

Gwenael s'aperçut de l'inquiétude de la femme et s'approcha,

— surfer sur la houle, c'est comme surfer sur la vie. Germine, laisse-toi porter, l'esprit de la mer va te prendre toi aussi, tu y trouveras le goût de l'inconnu, le retour à la source, à ce que nous étions dans le ventre de nos mères. La mer est féconde, comme ta terre, mais elle ne nous donne pas seulement de quoi manger. Elle nous forge, nous incite à oser, à embrasser la vie, à nous faire comprendre qui nous sommes, à travailler ensemble, à s'enivrer de liberté, à...

— le philosophe te fait la causette Germine ? dit Bon Marin en riant, on ne comprend pas toujours ce qu'il raconte mais c'est un homme bien.

— et Bon Marin est comme son surnom, reprit Gwenael, un homme bon qui me permet de travailler avec lui alors que je suis déjà vieux pour ce métier.

Germine absorbait tout. Les paroles de Gwenaël, le monde étrange où elle se trouvait, les gestes de Bon Marin, précis, forts et doux à la fois. Elle sentait son propre corps se gorger comme une éponge de sons, de couleurs, d'odeurs inconnus dans son monde. Elle qui cherchait sans le savoir savait qu'elle n'était pas sur ce bateau par hasard. Son estomac lui rappela soudain des choses plus terre à terre et elle pâlit sous les assauts de la nausée qui montait à sa gorge.

*

* *

Germine s'assit sur les marches du perron à côté de Vieux Chien qui posa sur ses cuisses une vieille tête fatiguée. Elle le caressa distraitement,

— qu'il est doux le vent aujourd'hui, il joue avec mes cheveux et m'enveloppe de la chaude odeur de l'humus. La pluie qui vient de tomber fait encore quelques plocs en tombant du toit et toutes ces gouttes ruissellent vers la rivière, vers la mer, vers Bon Marin, mm... mes pieds veulent bouger, aller vers lui...

Un corbeau perché sur le puits en face de la maison avait entendu Germine,

— *opala* ! moi, ce vent il me tient tout ébouriffé ! Ah Germine, si tu pouvais m'entendre,

je te dirais que le vent te caresse parce que tu es amoureuse. L'amour ! comme le vent, il se déchaîne, te décoiffe, te retourne, te transforme, te transporte, te transperce, te transfigure ! *Gast*, me voilà bien enthousiaste pour mon grand âge ! Toi *Germine*, toi la dernière page du livre de tes ancêtres, et j'en ai connu plusieurs, raconte ! raconte cette belle écriture qu'est ta vie, ajoute-la aux pages précédentes. *Kroak ! ma doue benniget*, je m'excite trop ! ce n'est pas le vent qui m'ébouriffe, c'est la jeunesse que retrouvent mes plumes !

Vieux Chien approuva d'un rot sonore tandis que *Germine* levait la tête,

— hola joli corbeau, ton croassement est-il une approbation de ce que je viens de dire ? Il semblait doux à mon oreille, aurais-tu un message pour moi ? Je sais que les gens me croient folle quand je parle aux animaux, pourtant j'ai l'impression que parfois nous communiquons au-delà des paroles.

Je me sens toute transformée, toute retournée par une douceur que je n'ai jamais connue. Elle déborde, j'ai envie de la partager avec tous, la basse-cour, Vieux Chien, les arbres, toi, et même mes ancêtres. Corbeau, si tu les rencontres un jour, tu leur diras ?

Elle ferma les yeux et soupira devant l'image persistante de *Bon Marin*,

— *Bon Marin*, j'aimerais tant partager cet instant avec toi, te sentir là, près de moi. Alors

mon bonheur serait presque parfait. Oh ! est-ce cela l'amour, le vrai ? Corbeau, tu le sais, toi ?

— kroak, répondit le corbeau en s'envolant.

*

* *

Un passé sans avenir, coincé dans un éternel présent, voilà comment avait vécu Bon Marin. Les marées rythmaient sa vie, les gestes étaient toujours les mêmes : préparer le bateau, partir en mer, tendre les lignes et les filets ou poser des casiers, rentrer au port, vendre le poisson. Des occupations qui ne laissaient guère d'espace pour autre chose. Peu de souvenirs à oublier ou à chérir, un avenir semblable à une brume qui ne découvrirait qu'une houle toujours renouvelée.

Bon Marin s'assit sur un paquet de cordage, pensif. Il aimait son métier de marin et s'en contentait, alors pourquoi ces idées s'entrechoquaient-elles dans sa tête ? Jamais il n'aurait imaginé un tel chamboulement dans sa vie. Il soupira, sa rencontre avec Germine l'avait déjà bien changé. Il s'en réjouit et s'inventa un dialogue avec lui-même,

— main'nant j'ai l'impression de commencer une deuxième vie...

— mais avant tu étais heureux !

— oui, mais qui a dit que le bonheur a des limites ?

— tu t'en contentais, tu te sentais bien dans ta routine...

— et alors ? un avenir s'ouvre devant moi, je ne vais pas le laisser s'échapper ! l'envie d'explorer est trop forte !

— c'est vrai que tu as bonne mine, une belle lumière danse dans tes yeux.

— le reflet de ceux de Germinette sans aucun doute...

*

* *

Les semaines s'étaient effeuillées, les arbres se fardaient de couleurs. Bon Marin se hâta vers le bar pour y retrouver Germinette comme tous les dimanches. Et comme tous les dimanches Gros René ne quitta pas le couple des yeux jusqu'à ce qu'ils sortent, s'arrangeant pour ne pas perdre une miette de leur conversation. Germinette était perdue pour lui, il le savait, alors pourquoi s'acharner ? La réponse, il la connaissait bien sûr, il était intelligent. Chaque mot de Germinette, chaque expression de son visage lui ouvraient encore davantage les nouveaux horizons dévoilés par l'étincelle d'amour, celle qu'il avait entrevue lors de l'épisode de la chute de Bon Marin. Il savait à présent qu'une vie heureuse était possible,

même pour lui, même si changer prendrait du temps. En épiant le couple, il apprenait.

Ce jour-là ils les entendit parler d'un pique-nique pour la semaine suivante. Bon Marin proposa d'aller au site des menhirs,

— c'est un lieu idéal, à mi-chemin de nos maisons, on y voit la terre et la mer, et puis il s'y passe des choses...

— bonne idée, dit Germiné, les châtaigniers seront magnifiques.

Gros René, trop engoncé encore dans son personnage pour exprimer ses sentiments, trouva là un moyen de manifester sa reconnaissance.

En sortant de son *pennti* pour rejoindre Germiné aux menhirs, Bon Marin faillit trébucher contre un gros panier d'osier rempli de victuailles appétissantes et de deux bouteilles de vin fin. *Je vous souhaite très sincèrement beaucoup de bonheur*, disait un carton au milieu. Pas de nom, pas de signature. Interloqué, le pêcheur regarda autour de lui. Personne.

— ma foi, il faut prendre les choses comme elles viennent dit-on, alors joli panier, je t'em-mène, tu tombes à pic !

Germiné était déjà sur place avec Vieux Chien, les joues rosies par la marche et par le plaisir de voir Bon Marin s'approcher. Elle fut aussi étonnée que lui devant le panier,

— c'est un signe, dit-elle avant de l'embrasser

longuement.

Il la retint dans ses bras, partagé entre son désir d'elle et la faim que la marche avait aiguisée. Elle s'en rendit compte,

— mangeons d'abord, dit-elle en souriant...

Ils n'auraient pu rêver meilleur pique-nique. L'inconnu du panier ne s'était pas moqué d'eux, la mer scintillait au loin sous le soleil, l'air était doux pour la saison, le vent était parti ailleurs pour ne pas importuner les amants...

Germine se leva, s'approcha des pierres debout et fut enveloppée par le silence... silence, cette fois, des grands espaces et du bleu du ciel, silence des lieux sacrés, silence de l'esprit, ces lieux où tout devient clair, où l'on s'émerveille devant la simplicité des choses, où tout est relié et compréhensible...

Immobile devant le grand menhir, elle se laissa bercer par les ondes invisibles émanant de cette grande pierre debout, ondes d'un silence chantant où tout était dit et dont elle percevait le moindre détail.

Libre et légère, elle voletait dans son esprit, passant d'un tableau à l'autre de sa vie comme un papillon de fleur en fleur... Devant l'image de l'âme transparente de Bon Marin, elle sut que cet homme allait lui apporter le bonheur. Puis apparut celle de Gros René combattant ses propres démons qu'il repoussait peu à peu. Grande fut sa surprise de voir qu'il réus-

sissait grâce à elle, grâce à la force de l'amour que cet homme avait entrevu dans ses yeux de femme. Elle cessa immédiatement de le craindre et de le détester. Un brin intimidée par le pouvoir qu'elle se découvrait, elle s'en-vola vers la ferme, caressa du regard sa chère basse-cour occupée à picorer et ne s'étonna pas de voir Vieux Chien briller d'une étrange lueur. Il semblait rajeuni et regardait fixement son ventre à elle...

Le charme cessa brusquement, la laissant submergée par l'émotion. Aucun son ne sortit de sa bouche lorsqu'elle voulut parler à Bon Marin déjà installé sur les feuilles sèches pour une petite sieste. Seul Vieux Chien couché à ses côtés leva un sourcil. Il se leva péniblement pour venir lécher la main de la femme, continua vers le menhir, se retourna, hésita un instant et passa derrière la grande pierre debout.

Germine sortit de sa torpeur et voulut le suivre. Vieux Chien avait disparu.

glossaire

les mots bretons sont en italique

gast : putain, juron ou prostituée comme en français.

glaz : bleu ou vert. Le breton ne distingue pas ces couleurs si le vert est naturel (l'herbe, les feuilles, etc.). Le vert non naturel se dit *gwer* qui a aussi le sens de "verre".

godaille : part de poisson non vendu à la criée que le pêcheur revend à sa guise.

kenavo : au revoir en breton.

korrigan : farfadet breton.

ma doue benniget : littéralement "mon dieu béni".

main'nant : maintenant en français régional.

malamok : nom breton d'origine basse-allemande du pétrel fulmar. Ce nom sera repris vers 1940 pour désigner des pinasses du pays

bigouden à forme et gréement modifiés afin de s'adapter aux nouveaux types de chaluts. Les malamoks navigueront jusqu'à la fin du siècle.

menhir : mot français tiré du breton *maen hir*, pierre longue, mais qui dans cette langue se dit *peulvan*.

o klask : en train de chercher, en quête.

opala ! : oh la la !

pennti : petite maison sans dépendances constituée d'une salle et d'un grenier.

tour-tan : phare, littéralement "tour à feu".

la légende
de la
corne à muse

Dans ma première vie, il y a quinze siècles, on n'avait peur de rien au milieu de nos belles landes écossaises, enfin... de presque rien. Les Romains ? déjà partis.

— même pas peur, disaient les anciens, ce sont eux qui détalait en nous voyant. Ils ont même dû construire un mur pour se protéger. De la vermine je vous dis !

Non, ce qui nous faisait peur, c'était les rats, les rats scélérats qui mangeait nos grains et mordait nos enfants. Une vermine pire que les Romains ! Terribles, les rats. Facile pour eux de se cacher, pas pour nous. On a tout essayé : le feu, l'eau, les pièges, les sacrifices, les potions magiques, rien à faire, il y en avait toujours autant.

Puis un petit malin remarqua un jour que la région du loch Ness était libre de ces maudits rongeurs. Étonnant, non ? Chacun sait que

le loch est habité par un dragon aquatique au cou long comme un jour de pluie. Il ne crache pas de feu mais lance une grosse giclée de bave bien gluante sur ceux qui viennent le narguer. Comme c'est un bon dragon, il ne veut pas faire de mal aux autres animaux, y compris les humains, alors il avertit de son passage en faisant un bruit semblable à une corne de brume, mais plus puissant encore.

— serait-ce ce bruit qui ferait fuir les rats ? se demanda le petit malin. Dans ce cas, si je l'imite, je pourrais peut-être les chasser moi aussi ? Je vais copier le dragon !

En guise de corps, il prit une outre faite d'un mouton à tête noire. Vous savez pourquoi les moutons ont la tête noire en Écosse ? non ? eh bien tant pis, car c'est une autre histoire et pas pour les enfants. Je disais donc... il retaila l'outre pour faire le long cou flexible terminé par une gueule en trompe d'hippocampe, du moins c'est ce qu'il avait cru voir dans la brume quand il était allé épier le dragon dans le loch. Pour ça, une tige de sureau fit l'affaire. Mais les sons si graves ? Le petit malin se creusa longtemps la tête,

— par les cornes ? elles seraient creuses elles aussi ?

Il planta trois longues tiges de sureau sur le dos de l'outre, pensant que si les cornes étaient creuses, elles pourraient servir au dragon pour respirer quand il se cachait sous

un peu long comme nom ?

— corne à muse alors.

— cornamuse ! c'est parfait ! merci ma princesse, je m'en vais de ce pas l'essayer contre les rats !

Le dragon du petit malin était si bien réussi, si bien à l'image du grand dragon du loch Ness, qu'il faisait lui aussi fuir tous les animaux, y compris les humains. Les rats s'enfuyaient à toutes pattes, alors les humains finirent par s'y habituer car se débarrasser des rats en valait bien la peine.

Après les Romains et les rats vinrent les Angles, des germaniques tout raides du corps comme leurs lances et tous carrés dans leurs têtes, c'est pour ça qu'on les a appelé les Angles.

À cette époque, j'étais déjà un bel adolescent costaud qui voulait en découdre avec la terre entière. J'ai donc continué ce qu'avait commencé mon grand-père le petit malin, sauf que, au lieu de chasser les rats, je chassais les Angles, ces rats encore plus redoutables que les vrais car ils nous tuaient et prenaient nos femmes.

Pour les bouter hors de nos terres, les clans avaient organisé une armée avec leur arme secrète en première ligne, c'est-à-dire nous, les cornamuseux, corps d'élite par excellence, *les dragons gardiens* qu'on nous appelait. Comme des lapins qu'ils fuyaient les Angles, terrori-

sés par le son des cornes. Les plus valeureux nous décochaient quelques flèches, ce qui était bien ennuyeux car parfois l'une d'elles crevait nos outres.

Les cornamuses étaient maintenant au point pour la chasse aux rats de toutes sortes. Un jour, pendant un féroce combat, mon doigt se posa par hasard sur un trou fait par une flèche dans le trompe d'hippocampe. Le son changea ! De retour chez moi, je creusai un autre trou et le son changea encore. J'en fis alors plusieurs. Le son changeait en suivant mes doigts sur les trous ! L'invention de mon grand-père venait de faire un grand pas et il ne fallut pas longtemps avant qu'on s'en serve aussi pour faire danser les gens. C'est ainsi que naquit la cornemuse comme vous dites maintenant, mélodieux instrument de musique supporté uniquement par les Écossais et quelques autres peuplades celtes compatissantes.

J'ai continué à chasser l'ennemi et à faire danser les miens pendant des années et des années, au point d'en être devenu une légende vivante. Mais les Angles étaient encore bien plus nombreux que les rats et réapparaissaient sans cesse, ça devenait fatiguant.

Tellement fatiguant que j'en suis mort...

Ça a duré mille ans, avec des hauts et des bas, jusqu'au jour où Cœur Vaillant a perdu. Les Angles, devenus alors les perfides Anglais,

l'appelaient Brave Heart dans leur langue bizarre et ils sont restés en Écosse jusqu'à ce jour où je vous parle.

Pourquoi, me direz-vous, suis-je avec vous aujourd'hui ? parce que l'Écosse va enfin se libérer de ces rats d'Anglais avec une arme secrète encore plus puissante que la cornamuse à ce qu'il paraît, c'est à peine crédible. Ça s'appelle *référendum* ou quelque chose comme ça...

Bref, vu que je suis une légende, on a décidé en très très haut lieu de me renvoyer sur terre pour donner un petit coup de pouce pas très loyal. Ma réapparition suffirait à convaincre les indécis m'a-t-on dit. Ce qu'ils n'avaient pas calculé, les très hauts, donc très loin du peuple, c'est que renvoyer une âme par la poste, ce n'est plus comme avant, même en colis-simo. Ils se sont gourés, les postiers, et j'ai atterri en ...Bretagne. Encore heureux, car dans ce pays, les gens n'ont pas eu peur de ma cornamuse.

Comme j'ai vu en passant qu'il y avait une petite fête, je me suis invité, histoire de boire un coup, car si vous ne le saviez pas, c'est fou ce que ça pompe une cornamuse !

un grand merci

à l'association Histoire d'écrire

à mes correcteurs

à Michel

dans la même collection

et du même auteur

petit lexique utopique et hérétique à l'usage
de ceux qui bayent aux corneilles

à venir :

con los pies descalzos y el alma desnuda

Fibonacci n'est pas un gros mot

petit traité de philosophie du trône

